

Poitiers, 13 septembre 2026

Genèse 50:15-21

Romains 14 :7-9

Matthieu 18 :21-35

Chers frères et sœurs en Christ,

Nous vivons dans une époque troublée, c'est le moins qu'on puisse dire.
Notre monde ne connaît plus la confiance, mais plutôt la méfiance, la défiance.
Notre monde ne connaît que la violence et la vengeance.
Deux guerres, parmi les nombreuses qui courent sur notre planète, nous le rappellent.
La Russie se méfie de l'OTAN, et de l'Ukraine, alors elle l'attaque et l'envahit.
Les Etats-Unis se méfient de l'Iran et de son programme nucléaire, alors ils l'attaquent.
Et quand la suffisance a fait perdre la prudence, alors vient la vengeance.
La violence de l'attaque barbare du 11 septembre 2001 a été suivie par une guerre destructrice.
La violence de l'attaque barbare du 7 octobre 2023 a été suivie par des représailles insensées.

Comment s'en sortir ? Les relations entre les pays et les peuples ne sont pas comparables aux relations entre les personnes, quoique.
La méfiance, la défiance sont bien présentes, ainsi que trop de violence et un esprit de vengeance.

Et de telles choses arrivent aussi dans les Églises. Il suffit de lire le Nouveau Testament pour voir que ce n'est pas une chose nouvelle. Dans l'Évangile de Matthieu, un peu avant notre texte, c'est ce qui nous été présenté la semaine dernière. Si ton frère a péché contre toi. Et Jésus détaille une procédure, d'abord à l'amiable. Puis collective.
Et pourtant, Paul demande de ne pas juger. En effet qui sommes-nous pour juger des frères ? Chacun a une histoire avec le Seigneur qui lui est propre.
Mais nous connaissons ce qui est dans l'humain, nous en sommes tous.
Il y a deux sens au verbe français supporter. Soutenir ou être à la limite de l'acceptation.

C'est la question de Pierre. Où est cette limite ? On reste toujours dans le cadre de la vie de la communauté chrétienne. Je lui pardonnerai jusqu'à 7 fois ? Non pas 7 mais 70 fois 7.
Pour compter jusqu'à 490, il faut assurément avoir gardé rancune pour toutes les fois, c'est-à-dire en fait ne pas avoir vraiment pardonné. Il y a un film qui y fait allusion. Je ne l'ai pas vu. Il s'appelle la 491^e fois. Mais, en fait, si tu pardonnes, pourquoi compterais-tu ?

Jésus veut illustrer ceci par une parabole. Mais il opère un petit changement sémantique. Le péché mentionné par Pierre devient une dette. De plus il rajoute une différence de statut. Entre frères pas de hiérarchie, mais ici, un roi, un humain roi. Et des esclaves, des compagnons d'esclaves, des serfs. En principe, les esclaves ne se possèdent même pas eux-mêmes.
Si le texte précise que le roi est humain, est-ce pour dire qu'il ne faut filer la métaphore jusqu'à Dieu ? Je laisse la question de côté.

Le roi veut rendre compte, mettre ensemble la parole de ses esclaves. Alors qu'il commence à passer en revue les engagements des esclaves, leurs paroles, leurs implications, on lui amène un débiteur. Dix mille talents. Une fortune. On ne sait pas comment il est devenu débiteur d'une telle somme. Comme il possède cet esclave, il peut et il veut le vendre pour récupérer

ce qui devait lui revenir, son investissement. Et c'est alors que l'esclave le supplie, s'humilie, rampe et lui demande de la patience. Il le remboursera. Le maître retrouvera son capital. Le maître alors, ému aux entrailles par la démonstration de l'esclave, décide de le libérer de sa dette.

Quand la dette astronomique du premier esclave est remise, celui-ci n'a rien compris. Il en est resté à sa supplique. Je te rembourserai. Il croit qu'il s'agit d'un délai alors qu'il s'agit d'un effacement. Dans sa tête, il doit toujours cette somme. Et donc, il commence à envisager comment rembourser. C'est alors qu'il croise son collègue, son compagnon, esclave comme lui, qui lui doit l'équivalent de quelques mois de travail.

Et la même scène se reproduit, entre égaux cette fois-ci. Et la fin n'est pas la même. Le gros débiteur s'éloigne et le petit débiteur est expédié en prison.

C'est alors qu'interviennent leurs compagnons, leurs frères de misère. Outrés de cette attitude, il vont voir le maître, leur maître, leur propriétaire. Eux, ils avaient compris. Une dette remise, c'est une dette remise, effacée. C'est un don.

Le premier n'avait-il rien compris, ou alors n'avait-il pas accepté l'idée de la gratuité de cette remise de dette. Pour lui, la dette était toujours là. Il ne pouvait pas se défaire de la nécessité de rembourser, de rendre. Il fallait qu'il récupère ce qu'il pouvait. Et c'est tombé sur son collègue.

Comme la dette existait encore pour lui, la menace restait aussi. Ce qu'il pensait être un délai qui courait toujours. Alors le maître a dit que, puisque pour lui la dette était toujours là, qu'il en soit ainsi, mais sans délai.

Il n'est pas toujours simple, facile d'admettre que ce qui nous arrive nous arrive sans mérite, sans rien avoir à faire, à payer. Il n'est pas facile d'accepter de faire confiance. Nous avons tendance à vivre dans le soupçon permanent. Pouvoir faire confiance, c'est une libération. Ne pas craindre de rétorsion, de vengeance, c'est vivre du pardon, le pardon donné et le pardon reçu, l'un et l'autre.

Celui qui fréquente la Bible sait que la vengeance est à Dieu. Ce n'est pas notre affaire. Pour faire le lien avec l'introduction, il est possible de considérer que le pardon est l'opposé de la vengeance. D'ailleurs la Bible ne nous répète-t-elle pas que la vengeance appartient à Dieu ? Elle lui appartient, il fait ce qu'il veut. Ce n'est pas aux hommes de se venger de quoi que ce soit.

C'est ce que nous rappelle l'épisode des frères de Joseph après la mort de leur père Jacob. Pour amadouer Joseph, ils rapportent une parole de Jacob, peut-être véridique peut-être pas, afin de confirmer le pardon de Joseph. Parce que les frères, en fait, doutaient du pardon de leur frère, parce qu'ils ne pouvaient pas imaginer un pardon qui ne leur coûte rien. Ils avaient peur d'une vengeance après la disparition du père qu'ils pensaient être leur protecteur. La confiance n'était pas encore installée. Il faut dire qu'il y avait de quoi supposer une vengeance. Mais rien de tout ça. Au contraire, il les a consolés.

Il y a aussi cette autre histoire de frères, Jacob et Esaü. Jacob rentre en Canaan après tant d'années au bord de l'Euphrate. Il garde en mémoire le tour pendable qu'il avait fait à son frère avant de s'enfuir, le vol du droit d'ainesse et de la bénédiction paternelle. Menaces de mort et fuite de Jacob. Mais manifestement, ses craintes étaient injustifiées, même s'il a fallu beaucoup de simagrées pour qu'il soit convaincu du pardon de son frère.

Que chacun pardonne à son frère de tout son cœur. Voilà ce qui est souhaité, conseillé, commandé. Et pas seulement 7 fois.

Et ce pardon qui vous est donné, il vous est donné. Si le frère, ou la sœur en Christ vous pardonne, c'est quelque chose de sûr. Et ce pardon libère autant celui qui est pardonné que celui qui pardonne.

Et même si cette parabole paraît écarter la comparaison avec le pardon de Dieu, la conclusion le ramène.

La conclusion pourrait être : pourquoi douter du pardon de Dieu ? Si nous devons pardonner sans fin, 490 c'est l'infini quand on ne compte pas, combien plus pouvons-nous compter sur le pardon de Dieu. Nous sommes bien incapables de rembourser quoi que ce soit, bien incapables de réparer quoi que ce soit. La justification est cette certitude du pardon qui doit nous emporter, d'un pardon sans compensation. Cependant, ce pardon acquis, reçu, certain, est de ces choses qui amènent nos vies dans la direction du pardon, non pas pour obtenir le pardon, le salut, mais parce que ce pardon est certain, acquis, inconditionnel.

Mettre ce pardon en doute, c'est ouvrir la porte à la suspicion, à la peur, à la méfiance. C'est se placer soi-même entre les mains des tortionnaires.

On devrait peut-être placer la repentance non pas avant l'annonce du pardon mais après l'annonce du pardon comme une louange pour le pardon reçu concernant nos échecs et nos errements. Le pardon de Dieu est premier. Le pardon que nous nous donnons les uns aux autres en est la conséquence logique, la manifestation.

Amen.